

Juliette Rabussier

**FONCTIONS DE L'INTERPRÉTATION
ET DE LA TRADUCTION
DURANT LA PÉRIODE COLONIALE ESPAGNOLE**



Je propose d'illustrer trois fonctions historiques de la traduction durant les conquêtes du nouveau monde et le début de la période coloniale espagnole. Trois fonctions principales sont analysées : La traduction au service du colonialisme, la traduction propagatrice de religion et la traduction au service du métissage des cultures. J'ai préféré limiter le domaine de recherches aux explorations et colonies espagnoles pour deux raisons. Principalement parce que la découverte du Nouveau Monde a signifié un choc de cultures incomparable recouvrant une multitude d'aspects culturels, littéraires, philosophiques et sociolinguistiques. D'autre part, parce qu'il existe de nombreux ouvrages qui traitent de cette période et que je trouvais intéressant de dégager de cette vaste bibliographie, le cadre théorique pertinent pour des recherches sur la traduction au cours de cette période. J'ai tout d'abord déterminé les enjeux principaux que représentait la communication dans une entreprise comme la conquête de terres nouvelles et son appropriation. C'est pourquoi, mon analyse s'articule autour de trois axes : Le colonialisme, la christianisation et le métissage des cultures. Ces trois étapes ont nécessité de la traduction et de l'interprétation.

L'extension d'un empire et la domination d'une puissance sur des terres et des peuples n'est pas un fait unique à la conquête espagnole du Nouveau Monde. On peut même affirmer que c'est une constante de l'Histoire. L'histoire de la colonisation du Nouveau Monde fut un processus d'annexionnisme particulièrement violent qui comportait en outre d'importants enjeux économiques. Faut-il rappeler que les Rois d'Espagne et du Portugal étaient les commanditaires des voyages d'exploration. La découverte a vite évolué vers l'appropriation des terres indo-américaines sous l'arbitrage du pape (Traité de Tordesillas 1494). L'Espagne sortait de longues années de guerres et avait besoin d'or et de denrées précieuses. La colonisation avait avant tout des motifs économiques, comme nous l'avons dit, mais elle permettait de consolider la puissance de l'Espagne aux yeux du Monde. Quant aux conquistadores, ils étaient attirés par l'appât de l'or, du prestige et étaient prêts à tout pour gagner un meilleur statut social. Ils n'avaient pas le temps d'apprendre les langues autochtones pour communiquer.

La traduction au service de la conquête

La traduction a joué un rôle prépondérant au cours de la conquête. La communication avec les indigènes était très difficile. Habités de leurs valeurs « humanistes » et chrétiennes, les premiers espagnols qui débarquent en Amérique sont immédiatement confrontés à l'inconnu. Les Indiens qu'ils rencontrent symbolisent toute l'étrangeté parce qu'ils sont différents de ce qu'ils connaissent. La langue est un obstacle majeur. Pour les Espagnols, l'interprétation va jeter un pont entre les deux mondes qui leur permettra d'annexer les terres et les peuples et d'imposer leur hégémonie politique et religieuse sur les peuples indigènes vaincus.

De fait, dès que Christophe Colon pose le pied sur les terres inconnues qu'il croyait être les Indes, il prend conscience de l'importance de « civiliser » les indigènes qu'il considère être de bons sauvages, tout au moins au début : « Ces gens sont très paisibles et craintifs, nus comme je l'ai dit, sans armes et sans lois », note-t-il le 4 novembre 1492; ou encore, dans cette remarque qu'il fait dans son journal : « Ils se dirent bien d'autres choses que je ne pus comprendre, mais je vis bien qu'ils étaient émerveillés de tout (Journal, 18 déc 1492) Plus tard, alors que les Indiens se montrent hostiles, il se dit « être entouré d'un million de sauvages pleins de cruauté et qui nous sont ennemis » (Colon cité par Todorov 1982 : 42). Ils sont de toutes façons « dépourvus de langues et d'âmes » puisqu'ils ne peuvent s'adresser à lui dans les langues qu'il connaît : le génois, le latin, le portugais et l'espagnol : « Je ne connais pas la langue des gens d'ici, ils ne comprennent pas et ni moi ni aucun de mes hommes ne les entendons » (Journal, 27 déc 1492). « Civiliser » signifie pour lui et bien d'autres espagnols qui suivront, que les Indiens doivent apprendre la langue, et les valeurs chrétiennes qui d'après lui, leur font cruellement défaut. Ils s'entourent de deux interprètes pour pouvoir rencontrer le Grand Khan, car ils savent que la langue non verbale n'est pas fiable. En effet, un jour, Colon se trouve face à un groupe d'indiens qui semblent se prosterner à la vue de son embarcation. Voulant faciliter la communication avec eux, il leur montre un tambourin. Aussitôt les Indiens s'emparèrent de leurs arcs et leurs flèches et tirèrent sur lui et ses compatriotes (*Lettre aux Rois*, 31 août 1498). On comprend fort bien par cet exemple les écueils du langage non verbal et surtout de la difficulté d'interprétation. Les esprits peu disposés à l'expérience de l'altérité ne peuvent comprendre le sens des actes de l'autre. Les espagnols ont très souvent anticipé ce type de situations en usant la force et la brutalité et en massacrant les Indiens qu'ils avaient en face d'eux, faute de pouvoir et de vouloir comprendre.

Colon eut pourtant deux interprètes indiens à qui l'espagnol avait été enseigné : « Julien » et « Melchior ». La communication avec les peuples indigènes n'est restée que partielle et secondaire pour Colon, Elle fut en revanche essentielle pour Cortés.

Hernán Cortés (1485-1547) prend en effet conscience à son arrivée sur les terres mexicaines en 1519 que la communication avec les indigènes est indispensable. Il doit être informé de ce qu'ils font, de ce qu'ils veulent et de ce qu'ils croient s'il veut réussir sa mission qui est dans un premier temps, de s'emparer des terres. La communication constitue un obstacle majeur dans la réalisation de ses objectifs. Les premiers interprètes sont des Indiens. L'historien Francisco de Gomara parle du premier d'entre eux avec la condescendance du colonialiste : « Melchior était un homme grossier, car il était pêcheur, et il semblait qu'il ne savait ni parler, ni répondre » (Gomara 1979 : 102). Cela signifie par ailleurs que l'interprétation ne devait pas se limiter à la seule traduction des mots dans une langue à l'autre mais devait permettre de comprendre l'importance des informations qu'ils recueillaient. C'est pourquoi, on parle ici d'interprétation culturelle au service de la conquête militaire. Todorov fait remarquer à ce propos que « comprendre » sert ici à détruire » (Todorov 1982 : 107). Cortés fut plus conscient que Colon de l'importance de la qualité d'interprétation car

elle servait directement sa stratégie militaire. Il avait besoin d'interprètes fiables. Il prit donc à son service Geronimo de Aguilar, un espagnol qui avait appris la langue des Mayas et qui fut son interprète officiel puis, la Malinche ou *Malitzin* comme se plaisaient à l'appeler les Indiens, qui était une esclave indienne que Cortés avait reçu en « cadeau » et dont il fit son amante. Les Espagnols, quant à eux, l'appelaient la Malinche : Doña Marina. Notons au passage que la particule Doña indique une marque de respect en espagnol. De fait, Doña Marina fut une alliée de Cortés indispensable tout au long de la conquête. L'association des deux interprètes Aguilar et de *la Malinche* favorisa la victoire de Cortés sur Moctezuma et la prise de la capitale aztèque. On peut en effet affirmer que sans ses deux interprètes, Cortés n'aurait sans doute pas pu savoir que le royaume des Aztèques était si divisé, que de nombreuses tribus haïssaient les Aztèques au point de s'associer aux Espagnols pour livrer la dernière bataille contre Moctezuma. Ce que l'on peut dire c'est que sans l'aide de ses interprètes, Cortés n'aurait jamais appris où se cachait Moctezuma. Il n'aurait sans doute jamais su que les Aztèques attendaient le retour du Quetzalcóatl, sous l'apparence d'un personnage à la barbe blonde et qu'ils interprétaient déjà depuis dix ans, des signes funestes et des présages qui leur annonçaient des événements majeurs. De fait, le cataclysme qu'ils attendaient arriva sous la forme de colonisateurs espagnols prêts à tout. Cortés ne leur donna pas le temps de se préparer. La conquête du royaume aztèque ne dura que peu de temps. En 1521, Cortés pris la capitale de Aztèque. L'Espagne sortit victorieuse de la riposte organisée par le neveu de Moctezuma, Cuauhtémoc. Elle se déroula la nuit. Cette ultime bataille fut si sanglante qu'on lui donna le nom de « *Noche triste* » car elle laissait la capitale à feu et à sang.

Qui étaient ces interprètes du nom de Geronimo de Aguilar et la Malinche ?

Aguilar avait rejoint la première expédition en Amérique centrale, entre Darién à Panama et Santo Domingo. Au printemps 1511, le navire échoua sur les récifs de la Jamaï que puis dériva jusqu'au Yucatan où les deux derniers survivants, Geronimo de Aguilar et Gonzalo Guerrero furent capturés par les caciques Mayas. Aguilar fut rescapé par Cortés en 1519, soit huit ans plus tard. Guerrero quant à lui préféra rester au Yucatan. Il se convertit en Indien et se maria avec Doña Elvira Toznenitzin de Opoyanco avec qui il eut des enfants.

C'est durant toutes ces années qu'Aguilar apprit la langue Maya. Lorsqu'il entra au service de Cortés, il ne connaissait pas la langue des Aztèques mais ses longues années passées en captivité lui avaient permis de connaître les populations locales et savoir interpréter des informations qui pour un nouvel arrivé comme Cortés ne signifiaient pas grand chose.

La Malinche quant à elle, était une jeune esclave indienne qui avait été vendue aux Mayas et qui, comme Aguilar, connaissait la langue de ce peuple. Sa langue maternelle était le Nahuatl. Le nom Malinche est la déformation espagnole du Náhuatl « *Malinzin* », la terminaison *zin* étant une marque d'affection et de respect. Le nom « *Malinzin* » proviendrait de *Malinali* un des vingt jours mexicains, à son tour dérivé d'un verbe qui signifierait « tordre-le-chanvre-sur -la-cuisse » (Long 1970 : 107). Elle joua un rôle déterminant durant la conquête. Au début, lorsque Cortés devait s'adresser à un interlocuteur aztèque, il passait par Aguilar qui traduisait ses paroles à

la Malinche en langue Maya, qui à son tour, traduisait en Nahuatl. Mais comme elle était très douée pour les langues, elle apprit l'espagnol en peu de temps. On savait qu'elle était l'amante de Cortés mais cela n'explique pas tout sur son ascension d'esclave à la fonction de « *Lengua* » que Cortés lui attribua. Bernal Diaz dit que Cortés « ne pouvait traiter sans elle aucune affaire avec les Indiens » (Bernal Diaz cité par Todorov 1982 : 106). Pourtant Cortés céda la Malinche à Juan Jaramillo quand il en eut fini avec elle. Elle fut considérée comme une traîtresse par les siens. On disait qu'en travaillant pour les Espagnols, elle avait introduit les semences de destruction dans sa propre culture. Carlos Fuentes et Tzvetan Todorov pensent que la Malinche fut le premier symbole de métissage en Amérique latine (Fuentes 1992 : 125) ; (Todorov 82 : 107).

Du côté des Indiens, Moctezuma faisait appel à des messagers qui l'informaient des agissements de ces « blancs » venus des mers. Plus tard, à la demande de Moctezuma Cortés leur avait même confié un page qui s'appelait Orteguilla et qui avait appris le náhuatl. Les informations circulant dans les deux sens, il était beaucoup plus aisé pour Cortés de s'informer et de s'adresser ainsi aux Aztèques. Sa curiosité, qui était interprétée comme une marque d'intérêt à l'égard des indiens, lui permettait en fait de poser des questions sur leurs techniques de guerre. C'est de cette façon que Cortés put gagner la confiance des Tlaxcaltèques et Texcocans qui détestaient les Aztèques. Comme je l'ai dit plus haut, ils ne gagnèrent rien dans cette alliance. Tlaxcaltèques, Texcocans, Mayas, Aztèques et les autres connurent tous le même destin.

Mais la conquête espagnole du Nouveau Monde n'était pas seulement une conquête militaire et économique. Après la reconquête du territoire sur les Maures qui dura sept cent ans, les Espagnols avaient besoin d'or pour renflouer les caisses vides. La situation économique du Royaume d'Espagne était catastrophique. L'expulsion des juifs d'Espagne en 1492 avait engendré des difficultés que les Espagnols ne parvenaient pas facilement à résoudre puisque très peu d'entre eux avaient occupé des fonctions commerciales, ils avaient laissé ces activités qu'ils considéraient viles aux Juifs. Pourtant, ils avaient besoin de ressources pour mener à bien les croisades qui coûtaient chers. Il fallait donc se procurer de l'argent et de l'or, des épices et des denrées précieuses qu'ils puissent monnayer. Le Nouveau Monde qui semblait être une source inépuisable de richesses attira un grand nombre d'hidalgos qui, en manque de prestige et d'aventure, se lancèrent à l'assaut de ces terres inconnues. Et comme la plupart étaient aussi des catholiques profondément croyants, ils étaient convaincus que les Indiens devaient être convertis. Cela allait de soi. Toutefois tout ne s'est pas passé également comme ils l'avaient prévu. Nous allons voir à présent, à l'aide de quelques exemples, comment la traduction a participé à la mission évangélique dans les nouvelles colonies et ce qu'elle a contribué à créer au-delà de toute attente.

La traduction, au service de la christianisation

L'évangélisation devait consolider la suprématie de l'Espagne et symboliser « la paix » avec les peuples. La christianisation du point de vue des espagnols ne rencontra pas d'obstacles majeurs, du moins en apparence. Quant au peuple aztèque, il intégra à leurs chants funèbres sur la conquête, les chants chrétiens, et aux représentations multiformes des divinités aztèques, celles de Jésus et Marie. Incorporer les valeurs « païennes » à l'Évangile du Christ n'étaient pas concevables pour les nombreux représentants catholiques qui se trouvaient dans les colonies. Juan Ginés de Sepúlveda (1470-1573) était l'un d'eux. C'était un humaniste espagnol qui avait traduit *la Politique* d'Aristote en latin. Il pensait que les Indiens ne pouvaient avoir d'âme. En 1547, il déclarait que les Indiens n'en possédaient effectivement pas et que par conséquent les Espagnols pouvaient bien les conquérir... :

« *Con perfecto derecho, los españoles imperan sobre estos bárbaros del Nuevo Mundo e islas adyacentes, los cuales, en prudencia, ingenio, virtud y humanidad son tan inferiores a los españoles como los niños a los adultos y las mujeres a los varones. [...] ¿ Qué cosa pudo suceder a estos bárbaros más conveniente ni más saludable que el quedar sometidos al imperio de aquellos (espagnols).* » (Gomara 1979 : 53). Cette déclaration n'avait rien d'anormal. Au contraire, elle constituait la norme. On pouvait avoir traduit Aristote, et affirmer son humanisme en prenant ce type de position. Traducteur ou pas, la plupart des personnes de cette époque interprètent le monde selon la doxa ou l'épistème de leur époque pour reprendre un terme de Foucault (Foucault 1966). Sur ce point, est-ce bien différent de nous jours ?

L'herméneutique religieuse des conquérants

Comme nous l'avions indiqué plus haut, Juan Ginés de Sepúlveda¹ justifiait le colonialisme en disant que c'était un acte de charité de la part des Espagnols. Comme ceux-ci devaient partager leurs valeurs chrétiennes, les Indiens devaient se soumettre à l'esclavage.

1. Alejandro Coroleu Lletget a consacré sa thèse de doctorat à l'analyse des traductions de Sepúlveda. Malgré nos recherches, elle était introuvable à la bibliothèque Morisset et à la bibliothèque de l'université Carleton. Nous pensons que le portrait de ce personnage de Sepúlveda pourrait faire l'objet d'un travail ultérieurement

Toutefois cette vision idéaliste de la colonisation ne résista pas à l'épreuve du temps. Les souverains s'opposèrent à l'esclavage. Charles Quint décida (bulle *exponi nobis fecisti*, 1522) de confier la direction de l'église aux ordres mendiants. Les Franciscains, Dominicains et Augustins rassemblèrent alors des indiens en communautés dont ils avaient la charge autour de paroisses et d'écoles. Ils construisent des monastères, des

églises et fondèrent des universités : Lima en 1553 et Mexico en 1553. Les Jésuites quant à eux dirigeaient les *Reduções* autour desquelles vivaient en autarcie des communautés indiennes (Indiens Tupi du Paraguay).

La formation de ces communautés religieuses favorisa le rapprochement de certains moines avec les Indiens. Ils apprirent les langues locales, servirent souvent d'interprètes lorsqu'il fallait défendre des indiens et ils s'opposèrent au régime de travail esclavagiste que les colons infligeaient à leurs sujets dans les *Encomiendas* et dans les mines d'or. Francisco Bernadino de Sahagún, Toribio de Benavente connu sous le nom aztèque Motolinia et Diego Duran (1537-1588) furent de ceux là. Tous les trois furent des interprètes des indigènes. Ils refusaient l'approche aristotélicienne en vigueur qui justifiait l'inégalité entre les hommes et par conséquent, l'esclavage. Par leur travail de traductions des textes en langues vernaculaires et par la documentation qu'ils ont constituée, ces moines furent les seuls au XVI^e siècle à établir un rapport avec les peuples autochtones. On pourrait rétorquer que leurs rôles de réformateurs des colonies manifestaient de la démagogie, et qu'en tant que colonialistes, ils n'échappaient pas aux jugements de valeurs, bons ou mauvais qu'ils portaient sur le monde, en somme, que leur appartenance à la culture hégémonique les privait de toute véritable compréhension de la culture autochtone par définition (Gayatri Spivack, 1992 : 178). Pourtant, leur travail permit de sauvegarder des témoignages des cultures locales qui sans eux auraient été probablement perdus.

La traduction au service d'un métissage des cultures et des langues.

Nombreux sont les religieux qui dès l'installation des colonies, se sont consacrés à la fois à évangéliser les indiens et à documenter leurs coutumes et leurs histoires. Nous avons parlé plus haut du dominicain Diego Duran, de Motolinia, et de Sahagun. Le travail de Francisco Bernadino de Sahagun fut considérable. Il a contribué à sauver la mémoire d'une civilisation et parce que sa contribution est exemplaire, elle mérite qu'on y porte toute notre attention. Bernadino de Sahagun est né en Espagne en 1499 et a étudié à Salamanque avant de rejoindre l'ordre franciscain. Il est arrivé au Mexique en 1529 où il a vécu jusqu'à sa mort en 1590. Sahagun était avant tout un linguiste et grammairien. Dès son arrivée au Mexique, il apprend le nahuatl. Et se fait l'interprète des indiens auprès des espagnols. C'est un fait intéressant. Comme le remarque très justement Todorov : « C'est significatif. D'habitude, c'est le vaincu qui apprend la langue de son vainqueur » (Todorov 1982 : 225).

Certes comme nous l'avons vu plus haut, les religieux apprenaient les langues locales dans le but d'évangéliser la population. Nous devons signaler par ailleurs que dès le XVI^e siècle, un grand nombre d'indiens ou métis avaient eux aussi une fonction d'interprète dont les plus connus sont : « Alva Ixtlilxochitl, Bautista Pomar, Alvarado Tezomoc » (Chang-Rodriguez 1991 : 105). Ils apprenaient le Castillan et le latin et traduisaient du nahuatl ou inversement.

Pour Sahagun, l'expérience auprès des indiens l'a conduit au delà de sa mission d'évangélisation. En 1536, il connaît déjà suffisamment la langue nahuatl pour les

défendre à un procès. En 1540, il rédige recueil de sermons en nahuatl. Il enseigne le latin à des jeunes de la noblesse indienne au collège de Tlatelolco. Son initiative ne fait pas l'unanimité. Il est critiqué sévèrement car de l'avis de la majorité, éduquer des indiens c'est les préparer à la rébellion. Durant toutes ces années d'enseignement, Sahagun vit un échange enrichissant avec les mexicains. Parallèlement à son enseignement Sahagun écrit. Ses écrits participent de ce rôle d'intermédiaire entre les cultures indigènes et la celle de l'Espagne. Il défend l'idée que pour diffuser la parole évangélique aux indiens, il est important de comprendre leur culture et adapter le message à leur compréhension, conception qu'Eugène Nida partagera bien des années plus tard. Sahagun explique sa démarche : « Il faut connaître les mœurs des futurs convertis, de même que pour guérir une maladie, il faut connaître le malade » (Sahagun cité par Todorov 82 : 228). Mais là n'est pas son seul mobile. Comme bien souvent au cours de l'histoire des colonisations, il arrive que les vainqueurs se laissent vaincre à leur tour par la culture des vaincus. (Delisle 2001) Les exemples sont nombreux, contentons-nous de ne citer que l'exemple des Romains au regard de la civilisation grecque. Sahagun travaille sans relâche à documenter ce qu'il recueille des textes, et tradition orales des Mexicains. À plusieurs reprises, le gouverneur lui confisque son travail ou pire encore, ses écrits sont utilisés pour servir d'emballage à l'épicerie. Finalement, il se passionne tant pour la culture qu'il décrit qu'il finit par privilégier la fidélité à l'objet décrit au dépend de l'objectif de sa mission première qui est d'évangéliser. Il écrit son ouvrage majeur *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne* en nahuatl entre 1558 à 1565. Philippe II interdit tous les travaux et recherches portant sur les civilisations indiennes par la cédula du 22 avril 1577. Sahagun se fait confisquer tout son travail qu'il ne reverra plus jamais jusqu'à sa mort. C'est seulement deux siècle plus tard, qu'on retrouve les différentes versions et que le monde peut enfin découvrir l'œuvre considérable de Sahagun. Cet travail de compilation et de documentation a impliqué un travail de traduction considérable, du nahuatl au latin mais parfois de dialectes au nahuatl. De plus, cette entreprise a signifié de longues années d'enquêtes sur le terrain où l'interprétation a joué un rôle essentiel. Finalement, le travail de Sahagun a permis de conserver la mémoire d'un peuple qui n'est pas seulement ses traditions mais aussi sa langue.

Nous pourrions continuer à illustrer sans fin, les contributions importantes de la traduction durant cette période de conquête et de colonisation du Nouveau Monde. Les exemples ne manquent pas. Toutefois, nous pensons avoir montré par ces quelques exemples le rôle clé de la traduction et de l'interprétation durant les trois étapes que nous avons dégagées : la colonisation, l'évangélisation et le métissage des cultures. Un autre volet s'ajoute à ceux que nous avons présentés dans ce travail car il les encadre : la contribution de la traduction dans la transformation d'une culture. Autrement dit, la traduction participe-t-elle au cycle de vie d'une culture ? L'exemple du métissage en Amérique latine semble un bon exemple.

Bibliographie

- De Sahagun, F. B. (1981), *Histoire générale des choses de la Nouvelle Espagne*, Traduit de l'espagnol par D.Jourdanet et R.Siméon. Paris, Éd., François Maspero, 299 p.
- Portilla, L. M. (1965), *Le crépuscule des aztèques*, traduit de l'espagnol par André Joucla-Ruau. 2^e éd., Paris, Édition Casterman, 265 p
- Todorov, T. (1982), *La conquête de l'Amérique, la question de l'autre*, Paris, Éd., Seuil, 279p.
- Chang-Rodriguez, E. (1991), *Latinoamérica, su civilización y su cultura*, 2^e éd., Queens College of the city University of New York, Boston H & H Publishers, 480 p
- Gruzinski, S.(1988), *La colonisation de l'imaginaire, sociétés indigènes et occidentalisation dans le Mexique espagnol, XVIe-XVIIIe siècle*, Paris, Gallimard, 375 p
- Fuentes, C. (1992), *El espejo enterrado*, Mexico, Fondo de cultura económica, 440 p
- Gómara, F. López de. (1979), *Historia general de las Indias y Vida de Hernán Cortés / Francisco López de Gómara ; prólogo y cronología*, Jorge Gurria Lacroix. H Biblioteca Agucho
- Long, H. (1970), *La merveilleuse aventure de Cabeza de Vaca*, suivi de « la Malinche ». Préface de Henri Miller. Traduit de l'américain et présenté par F.-J. Temple, Honfleur, Éd., Pierre Jean Oswald, 123 p
- Spivak Gayatri Chakravorty (1992), *The Politics of Translation de Destabilizing Theory : Contemporary feminist debates*. Bassnet Michèle and Anne Phillips, Polity Press, Cambridge, UK.

Travail présenté comme exigence du cours d'Histoire de la traduction (TRA 5901) donné par le Pr Jean Delisle, École de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa, hiver 2001.